

Le premier jet suprême

Suzanne Myre

Number 142, September 2014

Ridicule

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

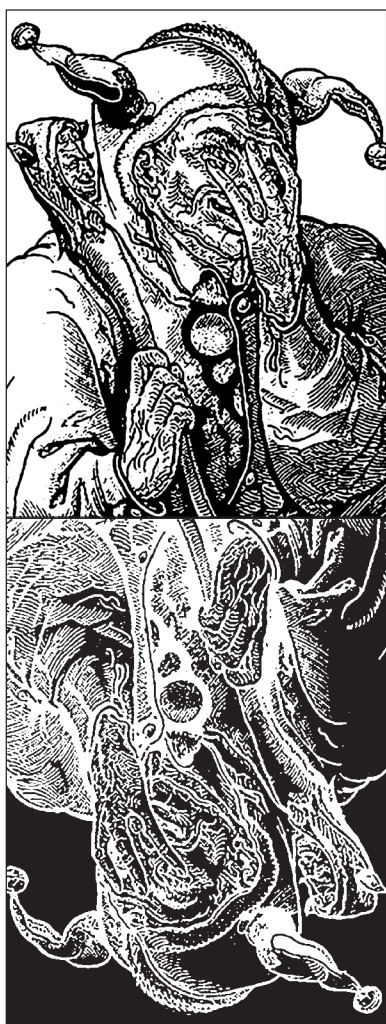
0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Myre, S. (2014). Le premier jet suprême. *Moebius*, (142), 86–92.



SUZANNE MYRE

Le premier jet suprême

Écrire... *C'est dur de le faire, c'est encore plus dur de ne pas le faire*¹.

Un œil s'ouvre, puis un autre. Le troisième reste inerte, paresseux, comme toujours. Il fait encore noir, un noir accentué par le sentiment qu'éprouve Edgar de n'avoir pas suffisamment eu de sommeil, malgré qu'il soit posté à l'horizontale depuis dix heures. Ça se voit sur sa figure, qu'il a dormi comme une souche, des plis de taie d'oreiller ont marqué sa peau, l'agrémentant de motifs zébrés. Ça ne l'arrange pas, c'est même très laid. Heureusement, sa blonde est déjà partie pour le bureau, «un vrai travail», lui serine-t-elle dès que se présente l'occasion, chaque jour. Il n'aura pas à subir de commentaires sur sa face apocalyptique et le fait qu'il a trop dormi et que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt. Il se tortille, prend son oreiller à bras-le-corps, l'enlace et essaie de trouver la position propice à une deuxième phase de sommeil, jusqu'à onze heures serait parfait. Mais son corps ne veut pas, il en a eu assez. Il lui dicte: «Lève-toi et marche.» Son mental, entité sournoise et séparée de sa volonté renchérit: «Lève-toi et marche, vers l'ordinateur.» Comme l'esprit d'Edgar est la plupart du temps aussi séparé de son corps, il n'entend rien, ou plutôt fait mine de ne rien entendre, c'est plus commode. Il se lève tout de même; élémentaire, il doit pisser.

Il fait chaud dans son appartement, un petit cinq et demi étouffant avec chat et blonde qui paie les deux tiers du loyer, grâce à son «vrai travail». Le chat miaule, s'entortille autour de ses chevilles, l'empêche de marcher droit, de pisser droit, il veut manger, vite! L'estomac

d'Edgar crie aussi, il souffre du vide, il n'a aucune envie de le laisser produire des mots, ce primitif glouton ; il veut se sustenter, pour fournir l'énergie nécessaire au cerveau de son maître dans le but de créer un chef-d'œuvre littéraire. Edgar prend son temps, déjeune en lisant le journal d'hier, tous les journaux de la semaine passée aussi, s'essaie à des mots croisés, lui qui n'en fait jamais, écoute les nouvelles à la radio en tétant son café, pourquoi pas, il est tôt. Il se dit qu'il aura amplement le temps de se creuser la tête pour inventer des histoires que personne ne lira de toute manière, sauf sa blonde et encore, pour critiquer sa ponctuation, et surtout insinuer qu'il s'inspirerait d'elle pour tous ses personnages féminins lesquels, bien que déguisés sous des noms et des apparences différents, sont bien elle (Oh si, je le savais, salaud ! C'est comme ça que tu me vois ?) sans rien remarquer de la trame géniale du récit.

Il commence à faire soleil. Comique, on dirait que le premier rayon tombe directement sur le clavier de son ordinateur. Il faudra le changer de place, il est trop en évidence. Il lui renvoie sa triste réalité : Edgar est écrivain, enfin, c'est ce qu'on lui dit et, en même temps que cette appellation le flatte, il déteste ça, qui l'oblige à rendre des comptes, d'abord à lui-même, et pour des revues que personne ne lit, des éditeurs qui doivent combler une ou deux pages blanches et n'ont trouvé aucune figure connue et emblématique disposée à le faire. Edgar est d'un naturel légèrement négatif et a une nette tendance à l'autodépréciation. Il ne faut absolument pas trop approfondir ce constat sinistre, sinistre car il sait fort bien qu'*il existe de meilleures façons de vivre sa vie que de s'enfermer tous les jours pour écrire des livres...* Il va faire rudement beau aujourd'hui. Une température à jouer dehors. Avec du monde, du vrai monde, pas les mecs perturbés qu'il invente ni ces supernymphomanes féministes aux prises avec des éjaculateurs précoces. Ha ! Il avait adoré cette dernière, une nouvelle pur *sci-fi* bondée à ras bord de filles pas chanceuses, mais sa blonde l'avait boudé pendant une semaine, non sans avoir insinué méchamment qu'au moins, pour une fois, il s'était inspiré de lui-même pour les protagonistes mâles. Il est vrai, Edgar se l'avoue et

éprouve un tantinet de compassion pour sa copine, qu'il est très difficile de vivre avec un écrivain, surtout pour une fille qui a une nette tendance à la psychanalyse.

Il remarque, chose rare, que le plancher n'a pas été balayé depuis un bon moment. Il faut remédier à ça, sinon il y aura assez de minous sur le sol pour faire un autre minou. Tandis qu'il se dirige à reculons vers le balai, son regard tombe sur son visage dans la glace. Tombe de haut : sa peau semble « se déposséder de tous ses pores », l'expression idiote et favorite de son ex qui alors s'empres-sait de lui enduire la face de boue volcanique. Il laisse tomber l'idée du balayage pour se consacrer à la réparation de son patrimoine épidermique. À ce stade-ci, il s'avérerait utile de spécifier que le côté féminin est plus élaboré chez Edgar que chez d'autres hommes, probablement à cause des années de cohabitation avec des filles qui cherchaient toujours à lui péter les boutons, à lui extraire les comédons, à le triturer pour lui arracher la moindre once superflue de sébum. Depuis ce temps, il est enclin à s'examiner de près, une tactique instinctive pour prendre de l'avance sur l'autre. Il cherche dans le fatras de cosmétiques de sa blonde la vase qui lui remontera la face. Pendant que la chimie effectuera ses miracles, il aura la possibilité de faire mille choses, lire, passer l'aspirateur (ça fera craquer sa copine, c'est assuré), faire la vaisselle (deux fois plutôt qu'une, c'était son tour hier et avant-avant-hier et sa blonde, pour une fois, n'a pas eu pitié de lui, serait-ce le début de la fin ?), se recoucher, lire encore, regarder le chat ne rien faire, regarder dehors, regarder dedans, argh ! argh ! argh ! non pas dedans, pas dedans !!!

Un malaise commence à s'installer insidieusement, bien qu'il semble faire tout ce qu'il faut pour justement éviter ce genre d'inconfort pouvant nuire à sa fuite. Il n'en fait visiblement pas assez, il y a des failles à son système de protection ou il les laisse paraître exprès, inconsciemment, dirait sa blonde. Un genre de chatouillement désagréable qui cherche à lui dire quelque chose et fait palpiter la paupière de son troisième œil. Il hausse le volume de la radio pour ne pas s'entendre penser, se tartine la face, essaie de se détendre en inspirant les effluves camphrés et se laisse

distraire par les commentaires de l'animateur radio. On parle du dernier film d'Almodovar qui a remporté des prix; pourquoi ne pas aller voir ça aujourd'hui? Personne n'a besoin qu'il ponde une œuvre ce matin ni ce midi ni jamais d'ailleurs. Pourquoi s'imposer cette torture? Son mental n'a pas à le commander, il n'est pas un éditeur! Il n'est pas un public délirant et assoiffé! Il est juste cet emmerdeur qui met la pression et n'aura de cesse de l'amplifier jusqu'à ce qu'il craque et que...

Voilà, ça craque, pas juste la boue thérapeutique sur son visage mais en lui. Saisir le moment ou le laisser s'envoler vers le cimetière où gisent les I.N.P.P.P. (Inspirations Négligées Par Pure Paresse)? Il se jette sur son grabat devant l'ordinateur, déjà allumé, toujours allumé *au cas où* et il explose, compose, décompose l'alphabet en une symphonie burlesque où il est en partie le personnage, comme souvent, narcissisme oblige. Le soleil respandit sur son ordinateur, le couvre d'une chaleur tropicale, ce qui n'est guère conseillé pour l'appareil, mais Edgar est un écrivain, pas un spécialiste des circuits d'ordinateurs en danger. Ça coule tout seul, de cette source qu'il renie sans cesse par peur de ne jamais la trouver, la retrouver lorsqu'il en a besoin, insécurité et manque de confiance toujours en veille, et pourtant, elle est là, muette, patiente, constante! C'est dans ces moments qu'il pue l'écrivain, qu'il transpire son noble statut. Pas *entre* ces moments, ces espaces vides qu'il cherche à combler au lieu d'y plonger, ces temps où il n'est pas un écrivain mais un nul, une larve analphabète, un écrivillon, un qui ne paie que le tiers du loyer. Tandis que les mots se posent, il sent enfin *cette espèce de pression intérieure* qui se relâche en lui, il voit une fois de plus de quoi *il est fabriqué*: de chair, de sang, de mots, de mille et un personnages. Une émotion connue lui étreint le cœur – ou est-ce l'ego –, elle semble nouvelle et pourtant n'a rien de neuf. Un moment de grâce intense, un état de grâce. Le sentiment de son pouvoir personnel, d'être dans son élément. Il a du talent, le monstre.

C'est clair, une fois de plus: il (ne) se sent vivre vraiment (que) lorsqu'*il repousse le monde réel pour entrer dans le monde imaginaire, lorsqu'il écoute la réalité imaginaire.*

Cette *nécessité intérieure* qui le pousse à écrire et qu'il n'a de cesse de repousser (paresse, bon film à la télé, journée il-faut-faire-l'amour-sinon-elle-ira-voir-ailleurs) est sa force, elle est son atout dans ce monde où souvent, il n'existe aucun plancher sur lequel poser ses pieds pour garder un équilibre stable, alors que sa blonde, elle, peut courir en talons hauts, c'est insensé. L'écriture est ce plancher rassurant, cet abri, cette surface où il peut créer *un instant de vie* pour vivre ce dont il est composé : chair, sang, mots, milles personnages. Et mille ego plus ou moins mesurés mais bon, ça va de soi.

Voilà. C'est parti. Rien ne peut plus l'arrêter. Malgré la température interne qui monte, ses doigts sont frigorifiés tant il tape vite sur le clavier pour suivre sans en manquer une les idées que son brillant esprit lui dicte. Il est un génie. Ce ne sera pas nécessairement un chef-d'œuvre, quoique ça en approche. Lorsqu'il aura posé le dernier mot avant le dernier point, il éprouvera peut-être ce déjà-vu, *ce sentiment de n'avoir rien fait* qui vient avec l'après-écriture. Et alors ? Au moins, il pourra aller jouer sans ce sentiment de culpabilité de n'avoir pas fait ce pour quoi il existe (un sentiment purement féminin, la culpabilité, ça ne va pas ; il faut qu'il cesse de jouer à l'auto-esthéticienne, il se décolore la psyché masculine), maintenant délivré de cette précieuse marchandise qu'il doit rendre au monde pour le bonifier. Il a une mission, il est un raconteur d'histoires, ce n'est pas rien ! Avant de sortir, Edgar se relit, tout haut. Cette masturbation mentale et sonore, presque 3D puisqu'il se touche en même temps, le réjouit. Pour un premier jet, c'est rudement bon.

Le soleil brille, encore plus que tantôt même, resplendit sur lui, n'en laisse presque pas aux autres, le couvre d'une aura de gloire. Il sent son troisième œil totalement ouvert, il capte les énergies telluriques et cosmiques. Il aurait besoin d'un unique verre fumé, d'un monocle pour protéger son intelligence d'une prochaine cécité, d'un nouvel endormissement, si imprévisible. Son bonheur est palpable, il irradie, comment ne pas voir qu'il vient de pondre une œuvre unique ? Ce n'est qu'une fois arrivé au parc et que quelques regards amusés plutôt qu'admiratifs

se déposent sur lui, qu'il s'aperçoit qu'il est toujours en pantoufles et que les morceaux de glaise qui ne sont pas tombés pendant qu'il gesticulait au-dessus du clavier, pendent par petits bouts sur sa figure comme des croûtes d'eczéma. Ah bah, que ne peut-il se permettre, se dit-il en les grattant, il est un artiste.

1. Toutes les phrases en italique sont empruntées à M. Auster qui les a prononcées lors d'une entrevue télévisée en faisant étalage, entre autres choses, de son nez magnifique.